

Documents pontificaux

Bref relatif aux Litanies du Sacré-Cœur

La *Semaine religieuse* de Marseille publie le bref suivant :

LEON XIII, PAPE.

Pour perpétuelle mémoire.

Notre vénérable frère l'évêque de Marseille Nous ayant fait connaître que, soit dans son diocèse, soit dans les monastères de la Visitation répandus dans le monde entier, les fidèles ont pris la coutume de réciter les Litanies du Sacré-Cœur de Jésus, récemment approuvées par la Sacrée Congrégation des Rites ; afin qu'un exercice de piété aussi salutaire se développe de jour en jour davantage ; Nous, appuyé sur la miséricorde de Dieu tout-puissant et sur l'autorité de ses bienheureux apôtres Pierre et Paul, à tous et à chacun des fidèles des deux sexes, qui, soit dans le diocèse de Marseille, soit partout ailleurs, dans les monastères de la Visitation, réciteront, au moins avec contrition, en public ou en particulier, lesdites Litanies du Sacré-Cœur de Jésus, faisons rémission, en la forme accoutumée de l'Eglise, pour le jour où ils accompliront cet acte de piété, de trois cents jours de peine canonique, et Nous accordons également qu'ils puissent, s'ils le préfèrent, appliquer cette indulgence partielle à l'expiation des souillures et des peines des défunts.

Nonobstant toutes choses contraires. Les présentes devant être valables à perpétuité. Nous voulons en outre qu'aux copies ou transcriptions des présentes Lettres, même imprimées, signées par un notaire public et munies du sceau de quelque personne constituée en dignité ecclésiastique, la même créance soit absolument accordée, qui le serait aux présentes elles-mêmes, si elles étaient exhibées ou montrées. Donné à Rome, près Saint Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le vingt-huitième jour du mois de mars, de l'an 1899, et de Notre Pontificat l'an vingt-deuxième.

Pour l'Em. card. MACCHI,
NICOLAS MARINI, substitut.

Bref relatif à la dévotion au Cœur Eucharistique de Jésus

Par le Bref suivant, N. T. S. P. le Pape Léon XIII accorde des indulgences pour la récitation des prières au Cœur eucharistique de Jésus :

LÉON XIII, PAPE.

Pour perpétuelle mémoire.

Notre cher fils Edouard Thomas, prêtre et vicaire général du diocèse de Paris, Nous a présenté d'humbles et instantes prières pour que nous daignions, dans Notre bénignité, accorder une indulgence partielle de deux cents jours aux fidèles qui réciteraient dévotement certaines prières en l'honneur du Cœur eucharistique de Jésus-Christ.

Nous donc, à qui rien n'est plus agréable et plus à cœur, que de faire croître de jour en jour la piété du peuple chrétien envers le Cœur très-sacré du Christ et le sacrement de son amour, exauçons ces vœux, dans notre confiance en la miséricorde du Dieu tout-puissant, et en vertu de l'autorité des BB. apôtres Pierre et Paul.

Nous accordons à tous et à chacun des fidèles de l'un et l'autre sexe répandus dans le monde entier la rémission, dans la forme adoptée par l'Église, de deux cents jours de satisfaction pénale, chaque fois que, contrits au moins de cœur, ils réciteront, en quelque jour de l'année et en quelque langue que ce soit, pourvu que la traduction soit conforme à l'exemplaire que nous avons ordonné de conserver à notre secrétairerie des brefs, une des quatre prières qui suivent, à savoir : La prière au Cœur eucharistique de Jésus qui commence en français par ces mots : " Cœur eucharistique de Jésus, doux compagnon de notre exil..." La consécration au Cœur eucharistique de Jésus : " Jésus Maître adorable..." L'oraison jaculatoire : " Cœur eucharistique de Jésus qui brûlez d'amour pour nous, embrasez nos cœurs d'amour pour vous." Enfin l'amende honorable au Sacré Cœur eucharistique de Jésus : " Cœur eucharistique de mon Dieu..." A cet effet, Nous voulons qu'un exemplaire des présentes lettres soit transmis à la secrétairerie de la congrégation préposée aux indulgences et aux reliques sacrées, comme il est de droit.

Nous entendons en outre que toute copie, imprimée ou manuscrite, des mêmes Lettres, pourvu qu'elle soit signée de la main d'un notaire public et munie du sceau d'une personne constituée

en dignité ecclésiastique, obtienne la même créance que si l'original même était produit et montré. Enfin nous accordons aux fidèles susdits, s'ils le préfèrent, d'appliquer ces Indulgences partielles au soulagement des âmes du Purgatoire. Et seront les présentes Lettres d'une valeur perpétuelle pour les temps futurs.

Donné à Saint-Pierre de Rome, sous l'Anneau du Pêcheur, le VI février MDCCCIC, de Notre Pontificat la vingt et unième année.

ALOIS, ÇARD. MACCHI.

Vu et vérifié. Paris, le 11 février 1899.

† Fr. Card. RICHARD, Arch. de Paris.

L'américanisme parmi les catholiques des Etats-Unis

Un grand nombre de catholiques des Etats-Unis partagent, à un degré ou à un autre, l'esprit et les erreurs dont nous venons de parler. On peut désigner et on a désigné en effet du nom d'*américanisme* les systèmes théoriques ou pratiques de ces catholiques.

Il est impossible qu'une erreur soit de mode dans un pays sans que plusieurs catholiques ne s'en laissent entamer. Ainsi, à côté du *libéralisme rationaliste* qui rejette la révélation et l'autorité de l'Eglise, on a vu se produire un *libéralisme*, dit *catholique*, qui accepte certaines erreurs libérales et entend conserver la foi à la divine mission de Jésus-Christ et à celle de l'Eglise. De la même manière, certains catholiques des Etats-Unis sont imbus, plus ou moins, des erreurs et des tendances que nous venons de passer en revue et ne veulent cependant pas abjurer leur foi. On a ainsi, à côté de l'*américanisme rationaliste* et *protestant*, l'*américanisme catholique*, ou mieux, l'*américanisme des catholiques*.

En général l'erreur manque d'*unité* ; la *variété* est un de ses caractères constants. Mais ce caractère appartient plus spécialement aux *erreurs de transaction*, aux *erreurs mitigées* qui ont la prétention de concilier les erreurs extrêmes avec la vérité. Tel est bien le caractère de l'américanisme des catholiques. Il revêt les *formes les plus diverses*.

Nous allons assigner ses *caractères généraux* ; puis nous passerons en revue *certaines formes plus communes* ; enfin nous donnerons une attention spéciale à une forme particulière qui a eu

beaucoup de retentissement en ces derniers temps et a été l'objet d'une condamnation expresse de la part du Siège apostolique, nous voulons parler du *système d'Hecker* ou *heckérisme*.

En général, les catholiques infectés de l'américanisme ne pensent pas, ne jugent pas, ne raisonnent pas en *catholiques* ; mais ils pensent, jugent et raisonnent plus ou moins en *protestants* ou en *libres-penseurs*. Ils n'ont pas l'esprit, la doctrine et la conduite des catholiques du reste de l'univers, mais un esprit, une doctrine et une conduite qui leur sont propres. Ils ne sont pas catholiques comme l'Eglise romaine, mais, ainsi que l'on dit, *catholiques à l'américaine*.

Donnons quelques explications.

Le vrai catholique croit tout ce que l'Eglise croit et enseigne ; le catholique *américanisant* croit ce que sa raison juge bon de croire. Le catholique accepte avec une égale docilité toutes les vérités de la foi ; l'américanisant reçoit celles qui lui agréent et fait ses réserves pour les autres. Le catholique se soumet avec amour aux enseignements et aux directions du Pape et des évêques ; l'américanisant juge l'enseignement de ses pasteurs et en prend ce qu'il plaît à sa raison d'approuver. Le jugement d'un évêque, les décisions du Souverain Pontife et même les décrets d'un concile œcuménique le touchent peu. Si ce qui plaît au Saint-Esprit et aux chefs de l'Eglise n'est pas de son goût, il a peu de scrupule à ne pas en tenir compte dans ses appréciations et dans sa conduite. Vous lui direz peut-être que ses sentiments sont condamnés par l'Eglise ; il ne le contestera probablement pas, mais il paraîtra étonné qu'il puisse lui être interdit de penser autrement que l'Eglise.

Si vous vous montrez scandalisé de sa liberté de croire ce que l'Eglise condamne, il paraîtra lui-même scandalisé de votre scandale, persuadé que tout homme a essentiellement *la liberté de conscience*, c'est-à-dire le droit de croire ce qu'il veut.

Aussi l'américanisant change la *règle de foi catholique* pour adopter celle du protestantisme. Le catholique en effet règle sa foi *sur la foi de l'Eglise*, dont il est membre, dont la vie est sa vie ; le protestant règle sa foi *par le libre examen de la Bible*, en d'autres termes *par sa raison interprétant souverainement une écriture morte*. L'américaniste, lui aussi, établit sa raison juge de sa foi et croit ce qu'il lui plaît de trouver raisonnable dans les saintes lettres ou dans les enseignements de l'Eglise.

Il en résulte que l'américaniste ne croit plus l'ensemble des vérités reçues dans l'Eglise catholique, mais un nombre plus ou moins considérable selon les caprices de sa raison, quelquefois un grand nombre, s'il lui plaît de ne pas trouver d'objections aux

dogmes enseignés dans l'Eglise, souvent un bien petit nombre, si sa raison ne s'accommode pas aisément des vérités révélées. Tandis que les vrais catholiques du monde entier ont tous le même symbole, croient uniformément les mêmes vérités de foi, les catholiques gâtés par l'américanisme reçoivent, les uns plus de vérités révélées, les autres moins, sans règle fixe, au hasard des relations quotidiennes, d'après le milieu où ils vivent, selon les mille circonstances des lieux et des temps : en cela contrastant avec les autres catholiques, mais semblables aux protestants.

C'est pourquoi on peut les appeler très justement des *semi-protestants*.

Nous venons de dire que les catholiques américanisants empruntent aux protestants *leur règle de foi*. Nous ajoutons qu'ils ressemblent aux rationalistes par *l'indifférence religieuse*.

Le vrai catholique met la vie divine au-dessus de la vie naturelle, les intérêts spirituels au-dessus des intérêts temporels, les biens surnaturels au-dessus de l'or, de l'argent, des champs et des palais. Le catholique américanisant est absorbé par les affaires et les plaisirs et n'a guère le souci des biens spirituels. Il donne plus d'attention au corps qu'à l'âme, au bien-être et au confort qu'à la vie spirituelle, à la culture naturelle qu'aux progrès dans l'humilité, la mortification, les vertus chrétiennes. Il se croit beaucoup de largeur d'esprit, parce qu'il tend la main avec une égale facilité au protestant et au catholique, lie commerce et amitié avec les hommes de toutes les religions, donne une estime à peu près égale à tous les cultes. Y a-t-il, à ses yeux, une différence entre un catholique et un protestant, entre un catholique, un juif ou un païen ? Et quelle est cette différence ? Il a à cet égard des notions fort vagues, presque aussi indifférent aux questions religieuses qu'aux controverses qui existeraient entre les habitants de la lune.

Les catholiques américanisants n'ont aucune répugnance à donner leur obole pour la construction d'un temple protestant, et vantent souvent comme un exercice de charité parfaite et de politesse sociale cette facilité des Américains à s'aider mutuellement dans la construction d'églises destinées aux divers cultes. Ils attachent assez peu d'importance aux mariages mixtes, s'engagent aisément dans des unions de cette nature, partagent ensuite les enfants entre les deux religions, ou même consentent à laisser élever tous leurs enfants dans la religion protestante.

Ils ont fort peu d'horreur du divorce, ne sont pas éloignés d'approuver les lois civiles qui l'autorisent, ne blâment pas beaucoup ceux qui rompent un premier mariage, donnent eux-mêmes assez souvent l'exemple de ces séparations scandaleuses.

Encore quelques progrès dans l'indifférence religieuses, et ces hommes tomberaient dans l'apostasie, rejetant Jésus-Christ, son Eglise et son Evangile, se contentant d'une vague croyance à l'Etre suprême de Robespierre ou au Grand Architecte des franc-maçons, sans culte extérieur, sans prière, même intérieure.

L'indifférence religieuse et la diminution des vérités catholiques rendent les américanistes accessibles à toutes les erreurs qui ont cours, "enfants" qui croient tout savoir et ne savent rien, "qui sont emportés par tout vent de doctrine." Ils acceptent les systèmes les plus étranges sur la Bible, sur l'Evangile, sur l'Eglise, sur la société civile et ses relations avec l'Eglise, sur Jésus-Christ, sur les sacrements, sur la nature de l'âme, son union avec le corps, ses facultés, sur les esprits et les corps, sur la vie future, le paradis, l'enfer, le purgatoire, sur le mérite et le démerite, sur la foi et les œuvres, sur la propriété, le travail et leurs conditions essentielles. Une erreur ne se produit pas avec bruit sans qu'ils en prennent quelque chose. Lorsqu'un savant de renom pousse un cri de révolte contre l'Eglise, ils lui font volontiers écho, et louent sa loyauté, l'élévation de son esprit, l'indépendance de son caractère, l'étendue de ses connaissances.

Les erreurs qui exercent le plus de fascination sur ces catholiques attiédés sont celles-là mêmes que nous avons données comme les erreurs principales des américanistes protestants et rationalistes, le système de *l'indifférence de l'Etat* et celui de la *neutralité scolaire*.

Ces catholiques ne rejettent pas sans doute la mission divine de Jésus-Christ et l'autorité divine de l'Eglise ; mais en fait ils n'en tiennent pas compte dans l'ordre public et politique. L'Etat a droit, selon eux, de se constituer à peu près comme si Jésus-Christ n'était pas Dieu, ni l'Eglise une société établie par Dieu lui-même, parfaite et souveraine ; il n'a ni ne peut jamais avoir aucune dépendance essentielle à l'égard de l'Eglise ; il est de sa nature et doit demeurer en fait *indifférent à toutes les religions*. Il devrait demeurer indifférent, alors même que tous les citoyens deviendraient catholiques, et même fervents catholiques. Ces hommes n'ont aucune peine de voir les Etats catholiques se séparer de l'Eglise et proclamer la liberté de conscience et la liberté des cultes. Pour eux, l'indifférence qui existe aux Etats-Unis est la loi normale de toutes les sociétés libres, la constitution parfaite de l'Etat moderne, un élément de progrès, une des bases de la civilisation, le droit absolu.

Et cet Etat, devenu *indifférent* à toutes les religions, a le droit d'établir la *neutralité* à l'école, pour la faire à son image et à sa ressemblance. Beaucoup d'américanistes cependant aime-

raient mieux qu'on fit les prières à l'école et qu'on y enseignât le catéchisme ; mais ils s'accrochent sans beaucoup de peine au régime de la *neutralité*. Ils la déclarent nécessaire, du moment qu'il y a dans une même région des hommes de croyances diverses, catholiques, protestants, libres-penseurs. Ils n'aiment pas ces prêtres qui remuent le ciel et la terre pour établir des écoles catholiques en face des écoles *nationales* ; ils les accusent d'être les ennemis des lois et des institutions publiques, de troubler la concorde des citoyens, de semer la guerre religieuse ; ils les poursuivent parfois d'une haine à outrance.

Et toutes ces erreurs qu'il leur plaît d'accepter et de préconiser, ce protestantisme et ce rationalisme qui les rongent et tuent en eux tout esprit catholique, ils les étalent avec complaisance comme des titres de noblesse, ils s'en glorifient audacieusement à la face du monde entier. À les entendre, c'est cet esprit, ce sont ces erreurs qui les rendent vraiment *américains*, supérieurs aux autres peuples, tenant la direction intellectuelle et économique de l'univers. C'est cet esprit, ce sont ces erreurs qui sont les fondements de leur nationalité, la cause de leur vie puissante, le principe de force qui leur promet un jour la domination du monde. Ils sont, à leurs yeux, la source de leurs gloires nationales dans le passé, la raison de leurs espérances nationales dans l'avenir, l'aliment de leur vie nationale dans le présent et pour toutes les époques. C'est comme leur palladium national.

En effet, les catholiques américanisants, comme les américanistes protestants et rationalistes, sont *enthousiastes de la nation yankee* : ils prennent de grands airs quand ils parlent du *peuple américain*, des *Etats-Unis d'Amérique* : on dirait des sybilles sur leur trépied, prêtes à étonner l'univers par les oracles qu'elles vont rendre. Mais pour les uns comme pour les autres, la nation américaine, ce sont avant tout les aberrations rationalistes et protestantes dont ils sont possédés. Le rationalisme et le protestantisme se trouvent ainsi identifiés, dans l'Amérique du nord, avec l'esprit et la vie même d'une nation ; ils se fortifient du sentiment national d'une immense agglomération humaine. Quelle puissance pour l'erreur ! Autrefois Rome païenne identifia ses grandeurs, sa vie et ses destinées avec le culte des idoles ; les chrétiens, parce qu'ils refusaient d'adorer les démons, étaient traités comme des ennemis de l'Empire et des traîtres qui abandonnaient la cause nationale. De nos jours, par une identification analogue, l'erreur libérale et protestante est entrée dans les aspirations nationales des *Yankees*, et comme dans leur vie nationale elle-même : car *l'américanisme* est une erreur qui a essentiellement un caractère national, ou, si vous le voulez, c'est un *nationalisme* tout impré-

gné d'erreur. Il en résulte que les catholiques qui se gardent de tout compromis avec les doctrines en faveur auprès de leurs compatriotes, passent pour être opposés aux idées et aux institutions de la république yankee et seront peut-être bientôt traités comme des ennemis publics.

Nous avons remarqué que les américanistes rationalistes et protestants sont tous plus ou moins *anglomanes*, c'est-à-dire partisans fanatiques de la race anglaise et ennemis des autres races, surtout de la race française dans le continent américain. La même disposition se rencontre dans la plupart des *américanistes catholiques* : pour ceux-ci comme pour ceux-là, la race anglaise a seule le droit de faire entendre sa langue et de conserver son autonomie aux Etats-Unis ; les autres races, surtout la race française, doivent disparaître de ce pays, par leur lente absorption dans la race dominatrice. Aussi les américanistes de toutes les nuances sont généralement et énergiquement anti-français.

Cette constitution de l'erreur à l'état national, l'influence profonde qu'elle exerce sur presque tous ceux qui émigrent aux Etats-Unis, nous expliquent deux faits connus du monde entier.

En premier lieu, *la plupart des catholiques qui ont longtemps séjourné dans les Etats-Unis ont perdu le sens catholique*. Le voyageur n'a pas besoin d'être exercé dans l'art d'observation pour constater que les catholiques de ce pays diffèrent de ceux des autres contrées de l'univers ; qu'ils ont une manière à eux de juger les choses du siècle et celles de l'Eglise, les choses du temps et celles de l'éternité. Si ces catholiques voyagent eux-même en Europe, on les reconnaît à leurs appréciations, à leurs allures, à leur air. Les Canadiens-français qui reviennent au Canada après être demeurés 10, 20, 30 ans aux Etats-Unis, tranchent sur leurs compatriotes ; ceux d'entre eux qui vont s'établir au Manitoba ou dans les territoires du Nord-Ouest présentent des différences marquées avec les colons qui viennent directement de la province de Québec. En général, les Canadiens-français, par un long séjour aux Etats-Unis, deviennent presque toujours des *demi-protestants*.

En second lieu, les évêques, les prêtres et les bons laïques de la province de Québec n'aiment pas voir leurs compatriotes émigrer aux Etats-Unis. Pourquoi ? Parce qu'il leur semble que tous ceux qui vont s'établir aux Etats-Unis, même temporairement, se mettent dans l'occasion prochaine de perdre la pureté de la foi et de l'esprit chrétien et passent en quelque sorte dans un vestibule de l'enfer. Et cependant ces émigrants vont trouver de gros salaires ; beaucoup d'entre eux y acquerront une situation de fortune qu'ils n'auraient jamais eue au Canada. C'est vrai ; mais ces salaires et cette fortune seront obtenus au détriment des

vertus chrétiennes : les émigrants s'enrichiront des biens du temps, mais ils s'appauvriront des biens de l'éternité ; ils auront plus de bien-être corporel, mais ils auront moins de foi et de piété, moins de vérités, moins de sens catholique. C'est pourquoi tous ceux qui ont avant tout le souci de l'âme et de ses intérêts éternels, n'aiment pas que les catholiques du Canada s'en aillent en Egypte pour tomber sous la servitude de Pharaon et travailler à bâtir ses villes, nous voulons dire, émigrent aux Etats-Unis pour être infectés de leur nationalisme pervers, et des erreurs qu'il renferme.

DOM BENOIT.

Discours prononcé à Lourdes par le R. P. Bouvier, S. J.

Nous parlons ailleurs de la magnifique démonstration de Lourdes. Nos lecteurs seront heureux de trouver ici le texte de l'un des discours prononcés en cette mémorable occasion.

MESSIEURS,

Il est des spectacles qui déconcertent la parole humaine. Qu'a-t-elle besoin, en effet, de retentir pour interpréter un acte dont la signification éclate à tous les regards ? Et que pourrait-elle ajouter à la puissance d'une démonstration qui comble de joie toutes les âmes, qui remplit d'émotion tous les cœurs, qui fait monter des larmes à tous les yeux ?

Trente mille hommes, accourant de tous les points de la France pour ce rendez-vous que nous donne ici la Reine du ciel, et s'unissant dans une protestation de foi qui prend le caractère d'une manifestation nationale, véritable plébiscite d'hommage et de repentir : non, jamais scène plus imposante et plus grandiose ne s'est déployée dans un cadre plus pittoresque et plus splendide. Depuis près d'un demi-siècle, ces lieux bénis ont été le théâtre des plus touchantes explosions de la piété catholique, mais ni l'écho de ces montagnes ne se souvient d'avoir encore redit de pareils accents de repentir et d'espérance, ni le Gave d'avoir vu un cortège aussi majestueux se dérouler sur ses rives.

Jusqu'où faut-il remonter dans nos annales, pour retrouver un mouvement comparable à celui dont vous êtes durant ces jours les acteurs et les témoins ? Vos pères ne se sont pas levés avec plus d'empressement et d'enthousiasme, aux plus beaux siècles chrétiens, pour répondre à l'appel des vaillants pontifes qui les conviaient aux croisades lointaines.

Cependant, vous avez voulu que des voix se fissent entendre.

Il faudrait ici, je le sens, un Pierre l'Ermite ou un saint Bernard, pour vous jeter quelqu'une de ces paroles qui remuent l'âme d'un peuple jusqu'en ses dernières profondeurs, et suscitent des armées capables de combattre et de refouler tous les ennemis du Christ et de l'Eglise.

Daigne la Vierge qui nous rassemble suppléer elle-même à la faiblesse de mes accents !

Des apôtres éloquents vous signaleront les autres caractères de ce pèlerinage incomparable. Pour moi, au moment où vous vous apprêtez à faire une profession solennelle de votre croyance catholique, je veux m'inspirer de votre propre pensée, et envisager cette démonstration comme l'un des actes de foi les plus éclatants et les plus opportuns qui se soient jamais produits sur cette terre de France.

I

Je ne calomnie pas mon pays et je ne dis rien qui ne soit connu, en affirmant qu'il traverse une période de malaise universel. Ce qui atteste la souffrance profonde et générale, c'est cette inquiétude sourde, c'est cette angoisse partout manifestée, c'est ce mécontentement qui se trahit sans cesse, c'est ce découragement qui envahit toutes les âmes et paralyse toutes les énergies.

Eh bien ! quelle est, croyez-vous, la nature et quel est le principe de ce mal ?

Est-ce le socialisme qui propage ses utopies, qui étale ses conceptions, et dont le rêve miroitant séduit de plus en plus les masses prêtes à s'élancer au premier jour dans les aventures les plus décevantes et les plus désastreuses ? Non : le socialisme éclate en ce moment comme une conséquence fatale, et apparaît chez nous comme une plante vénéneuse dans une atmosphère viciée, ce n'est ni le principe ni le germe du mal.

Est-ce l'anarchie qui, sous nos yeux, s'apprête à tout saccager, allume déjà ses bombes formidables, dispose ses torches incendiaires, enrôle effrontément ses hordes dévastatrices !—Non : l'anarchie n'est qu'une application de théories plus radicales encore et une conséquence de prémisses éloignées, ce n'est pas la racine du mal.

Est-ce la division qui règne aujourd'hui partout, dans les idées, dans les revendications, dans les entreprises, cette division lamentable qui disperse toute les forces, énerve tous les courages et neutralise tous les efforts tentés pour le bien ?

—Non, la division n'est qu'un symptôme, là non plus nous n'avons ni le principe ni la racine du mal.

Je pourrais parcourir ainsi toutes les menaces qui grondent, toutes les aspirations qui épouvantent, tous les phénomènes qui alarment, sans rencontrer l'explication du mal qui nous mine et qui nous épuise.

Non, Messieurs, le mal dont nous souffrons, le mal dont nous mourrons si nous n'y appliquons un prompt remède, n'est pas à la surface, il a son siège au plus intime de l'âme nationale. Vous me permettez de le signaler sans détour : c'est l'affaiblissement

ou l
nous
qui
gloir

des
sans
bre
gne
rach

impl
des
nant
le mi
tions
que l
vertu
époq
duire
A
J'ose
frapp
derne
tamm
inspir
chef
religie
double
la dign
ments
dépît
sants,
leurs
comme
grande
Et
pendan
plus fid
partoi
France
de la F
coups p
plus zél
d'avoir
veau m
me de c
Eh
cette fo
rai-je av
vous av
à notre
Voltaire

ou la disparition de la foi, de cette foi dont nous avons vécu, qui nous avait fait un tempérament si généreux et si chevaleresque, qui avait été le principe de notre grandeur et de notre vraie gloire. Oui, voilà le mal de l'heure actuelle.

La foi, en effet, avait jeté en France, depuis quatorze siècles, des racines trop profondes et trop vigoureuses pour disparaître sans produire toutes les secousses auxquelles nous assistons. L'arbre qui a grandi au souffle des tempêtes sur le flanc de la montagne enlace ses bras souterrains à des rochers éternels. Pour l'arracher, il faut ébranler la terre.

L'histoire l'atteste, rien ne nous a manqué de ce qui peut planter et développer la foi dans un peuple : ni le témoignage des apôtres, envoyés dès l'origine par le vicair du Christ, sillonnant le pays, annonçant l'Évangile et autorisant leur parole par le miracle ; ni le sang des martyrs, qui a coulé dans les fondations de toutes nos Églises naissantes, et leur a donné une force que le temps n'a pu ébranler ; ni l'héroïsme des saints dont les vertus ont rayonné dans toutes les conditions et à toutes les époques, confirmation irréusable d'une religion capable de produire ces merveilles de pureté et de dévouement.

Aussi la foi avait-elle imprégné notre vie politique et sociale. J'ose le dire, nous suintions la foi par tous les pores. Elle avait frappé notre langue d'une marque indélébile, et quand nos modernes athées ont voulu parler français, ils ont dû laisser constamment tomber de leurs lèvres des expressions chrétiennes. Elle inspira notre grande littérature : à peu d'exceptions près, ses chefs-d'œuvre ne sont qu'une magnifique éclosion de la pensée religieuse. Elle pénétra toutes nos institutions, empreintes d'un double respect, du respect de la majesté divine et du respect de la dignité humaine. Elle fut l'âme de tous les arts : les monuments qu'ils ont produits sont encore debout, grâce à Dieu, en dépit des révolutions qui roulent à leurs pieds des flots impuisants, dominant tous les édifices de nos cités, moins encore par leurs proportions gigantesques que par leurs formes idéales, comme pour redire à des générations incrédules que la France des grandes choses, ce fut la France très chrétienne.

Et nous pouvons le proclamer ici, avec une légitime fierté : pendant des siècles, la foi n'eut pas dans le monde de disciples plus fidèles ; tandis que l'hérésie parvint à s'infiltrer presque partout ailleurs, elle n'arriva jamais à séduire et à corrompre la France ; la foi n'eut pas de chevaliers plus intrépides : c'est l'épée de la France qui eut l'insigne honneur de frapper tous les grands coups pour la défense du nom chrétien ; la foi n'eut pas d'apôtres plus zélés : c'est à nous que revient la gloire à peu près exclusive d'avoir planté la croix sur tous les rivages de l'ancien et du nouveau monde. On dit qu'à l'étranger Français est encore synonyme de chrétien.

Eh bien ! Messieurs, je vous le demande, qu'est devenue cette foi séculaire ? *Tentate vosmetipsos si estis in fide*, vous dirai-je avec saint Paul : "Examinez-vous vous-même et voyez si vous avez encore la foi ?" L'histoire contemporaine l'a enregistré, à notre éternelle confusion, un jour, ils en ont ri, et le rire de Voltaire, vous ne le savez que trop, s'est prolongé pendant une

partie du siècle qui s'achève ; ils ont jeté des plaisanteries grossières ou raffinées sur tous nos dogmes, sur toutes nos institutions, sur toutes nos pratiques religieuses. Hélas ! l'arme du ridicule est presque toujours mortelle en France.

Ebrablés par le ridicule, ceux qui avaient encore gardé un reste de foi en ont rougi comme d'une faiblesse inavouable. Les hommes des deux ou trois générations qui vous ont précédés n'avaient rien tant à cœur que de dissimuler leur croyance. Ils se sont contentés d'un *minimum* de christianisme qu'ils s'efforçaient de dissimuler à tous les regards, et ils s'imaginaient pousser l'héroïsme à son comble, quand ils osaient pénétrer furtivement dans la maison de Dieu, en y affectant des attitudes d'indifférents ou de libres penseurs. Où étaient-ils à l'heure de nos solennités religieuses ? Où étaient-ils quand la parole divine retentissait du haut de la tribune sainte ? Où étaient-ils quand nous organisions des ovations triomphales soit à la Reine du ciel, soit au Dieu de l'Eucharistie ? Dans une grande partie de la France, si nous n'avions pas eu leurs femmes et leurs enfants, nous aurions dû supprimer l'exercice du culte et fermer honteusement nos temples dépeuplés !

A la faveur de cet effacement, le blasphème a pu se produire en toute liberté. Tombé des chaires officielles, il a été recueilli par tous les organes de la publicité quotidienne, et, d'écho en écho, il est arrivé jusqu'aux dernières extrémités du pays.

Ils se sont acharnés d'abord sur le dogme fondamental de la création. Les uns ont regardé l'existence de Dieu comme une hypothèse démodée, bonne peut-être pour les peuples enfants, mais dont la science contemporaine a fait définitivement justice ; d'autres ont admis l'existence de Dieu, mais ils ont rejeté les attributs sans lesquels on ne saurait ni le concevoir, ni l'admettre, ils ont refusé de reconnaître son action, soit pour produire, soit pour gouverner le monde.

Pendant que ceux-là s'attaquaient à l'existence ou à l'action créatrice de Dieu, ceux-ci essayaient de battre en brèche la divinité de Jésus-Christ. On consentait encore à le saluer comme le premier des grands hommes, mais on s'obstinait à contester sa personnalité divine. C'était saper le christianisme par la base.

A ces négations est venue s'ajouter celle de l'influence surnaturelle de la grâce et des sacrements. On n'en pouvait comprendre, disait-on, ni la nécessité ni même la possibilité, et l'on se retranchait avec une suffisance orgueilleuse dans l'ordre de la nature.

L'Eglise ne devait pas échapper à l'assaut du doute et de l'incrédulité. Ou bien on a regardé cette institution comme une conception toute humaine, ou bien on a cherché à la découronner des magnifiques prérogatives dont l'avait parée son divin Auteur.

Enfin, pour achever le cycle de l'erreur, on a cessé de regarder la vie future comme la destinée de toute existence humaine ; on a cherché dans la vie présente la satisfaction de toutes nos aspirations natives. En dehors de là, on a affecté de n'attendre ni récompense ni châtement. La tombe, ont-ils dit, ensevelit tout l'homme ; il n'a d'autre fin que le plaisir, et qui l'atteint a fait

son salut, doctrine monstrueuse qui renverse du même coup l'ordre moral et l'ordre social.

L'assaut, on peut le dire, a été complet. Pas une vérité de notre symbole qui n'ait été attaquée et travestie, contredite et écartée.

Dès lors, vous avez pu voir s'accumuler successivement, dans un peuple privé de la foi, les ruines de toutes les grandeurs morales qui reposaient sur cet unique fondement.

Vous vous plaignez de n'avoir plus d'idéal. Comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? Ils n'ont plus tourné leurs regards du côté du ciel, ils ont renoncé à toute aspiration vers les joies de l'autre vie, ils ne voient plus Dieu transparaître à travers la voile des créatures ; confinés volontairement dans la matière et dans le temps, ils ne parlent plus à l'âme, ils ne parlent qu'aux sens ; ils ne songent plus à élever l'esprit, ils ne cherchent qu'à satisfaire les plus vulgaires instincts. L'idéal a fait place à un triste réalisme.

Vous vous plaignez de n'avoir plus de caractères. C'est, en effet, le cri universel ; les hommes font défaut. Trop naïf qui s'en étonne. Si c'est la volonté qui fait l'homme, c'est la conviction qui donne à la volonté sa rectitude, sa force et sa constance. Quand la conviction manque, la volonté perd son énergie, elle est incapable de décision, elle est incapable de sacrifice. Il est difficile, voyez-vous, de marcher d'un pas ferme et décidé quand on ne sait où aboutit la route où l'on s'engage. Pour faire allègrement au devoir le sacrifice de sa vie, il faut la certitude de recevoir par delà la tombe la récompense de la vertu.

Vous vous plaignez de voir monter chaque jour le flot menaçant des passions populaires. Quoi ! ils ont renversé l'une après l'autre toutes les dignes élevées par la main vigilante et courageuse de l'Eglise, comment ce fleuve impur ne précipiterait-il pas ses eaux mugissantes sur notre société ? ils ont supprimé la notion chrétienne du devoir, conséquence de la souveraineté de Dieu, et ils ont proclamé qu'il n'y avait d'autre droit que celui du nombre et de la force. Or, leurs disciples, trop intelligents et trop dociles cette fois, se sont comptés, et ils ont constaté sans peine qu'ils ont la force, ils en ont conclu par une déduction rigoureuse qu'ils sont le droit. Que leur diront-ils, je vous le demande, quand seront édictées demain les lois les plus subversives, appuyées sur l'autorité du nombre, le seul droit qu'ils reconnaissent ?

Ils ont voilé la grande idée de la Providence, pour y substituer celle du hasard. Eh bien ! le peuple se flatte de pouvoir diriger ou modifier à son gré cette force aveugle, un jour par son suffrage omnipotent, un autre jour, s'il le faut, par l'audace et par la violence. Il est logique, voyez-vous.

Ils ont écarté la pensée de Dieu présidant aux luttes du devoir et contemplant les sacrifices de la vertu ; ils ont fermé le ciel et brisé l'espérance. Le peuple n'a pas manqué de se dire : " A quoi bon alors s'imposer des privations dont personne ne se soucie, et refuser à la nature les satisfactions qu'elle réclame ? " N'ayant plus les perspectives consolantes de la vie future, il exige impérieusement sa part large et abondante au banquet de la vie présente. Il est logique, encore un coup.

Jadis un homme, dont le nom rappelle le plus haut degré de force musculaire, avait été pris et enchaîné; on lui avait coupé la chevelure et crevé les yeux, et l'on pensait n'avoir plus à redouter sa vigueur quelque temps disparue.

Vous savez comment de ses bras nerveux il parvint à saisir les colonnes de l'édifice où, par dérision, on l'avait amené au milieu d'un festin, et comment, ces soutiens ébranlés, le monument s'effondra en écrasant dans sa chute le colosse et ses ennemis.

Voilà ce qui nous menace. Vous avez aveuglé le colosse populaire en lui arrachant la foi. Désormais, il ne grandit que pour la ruine. Un jour qui, peut-être n'est pas éloigné, de ses bras autrement vigoureux que ceux de Samson, il saisira les deux colonnes de l'édifice social, l'autorité et la propriété, il les ébranlera, il les renversera, et le monde sera étonné des décombres et des victimes qu'entassera cette formidable catastrophe.

II

Mais nous ne sommes pas venus ici uniquement pour gémir. Nos infirmes n'arrivent jamais à Lourdes sans y apporter l'espoir d'un soulagement. Ils se tournent aussitôt vers Marie, et ils lui disent avec une confiance filiale: "Si vous le voulez, ô Mère, vous pouvez me guérir." Vous savez si le cœur de Marie se laisse attendrir, et si des miracles désormais innombrables, manifestent chaque jour sa puissance et sa bonté.

C'est aussi la prière que nous lui adresserons au nom de la France, avec la même confiance et avec le même espoir: "Votre peuple, ô Mère, ô Reine, ce peuple que vous aimez avec une prédilection si touchante et si fidèle, souffre aujourd'hui d'un mal humainement désespéré; si vous le voulez, vous pouvez le guérir."

N'en doutons pas, cette plainte et cette prière seront entendues; Marie nous exaucera. Mais son intervention ne saurait nous dispenser d'apporter notre concours à cette œuvre de régénération chrétienne. Dans le plan de la Providence, l'homme doit coopérer au salut de ses frères. Jusqu'ici, il est vrai, nos efforts n'ont abouti qu'à des résultats capables de décourager notre zèle. Ne serait-ce pas que nos dispositions personnelles neutralisent notre dévouement? L'Evangile raconte que les apôtres vinrent un jour trouver Jésus, après une tentative d'exorcisme restée infructueuse, et ils lui demandèrent la cause de cet insuccès. "N'attribuez votre insuccès, répondit le divin Maître, qu'à votre manque de foi." *Propter incredulitatem vestram*. Si nous faisons en ce moment la même question, ne pensez-vous pas que nous entendrions la même réponse: *Propter incredulitatem vestram*? Ce n'est pas, Messieurs, que votre foi soit éteinte, pas plus que la foi des apôtres n'avait entièrement disparue; mais est-elle toujours assez intense et assez généreuse pour la mission sublime qui vous incombe, et que vous avez la noble ambition de remplir?

Que la première grâce comme le meilleur fruit de votre pèlerinage soient donc de vous faire recueillir et comprendre cet avertissement divin. Vous ne quitterez pas cette terre privilégiée sans demander à Marie de vivifier votre foi. *Adauge nobis fidem*, lui direz-vous. Et vous lui promettez, vous vous promet-

trez à vous-mêmes de ne rien omettre pour développer d'abord en vous la fierté de la foi, le courage de la foi et le zèle de la foi. Car ce n'est qu'à cette condition que vous pouvez espérer de travailler utilement au salut du pays.

Messieurs, soyez fiers de votre foi. Jamais vous n'appréciez assez les avantages qu'elle vous procure et les bienfaits qu'elle vous apporte. Sans amoindrir et sans entraver votre intelligence, elle lui communique ces trois privilèges qui font sa gloire : la certitude, la plénitude, la rectitude.

La certitude. Tandis, en effet, qu'ils se débattent dans les humiliations et les tortures du doute, qu'ils essayent de tous les systèmes, qu'ils ont recours à toutes les hypothèses, sans jamais rien rencontrer de satisfaisant et de définitif, nous nous reposons en toute assurance, avec la tranquillité de l'esprit et du cœur, appuyés sur le témoignage irrécusable et infaillible de Dieu, garantie supérieure aux lumières de la seule raison et à la parole de tous les savants de l'univers.

La plénitude. Car si la foi permet à l'intelligence d'évoluer librement dans la sphère qui lui est propre, elle ajoute à toutes ses conquêtes un surcroît de vérités auxquelles la pensée humaine, armée de ses seules forces, n'eût jamais osé prétendre, surcroît qui se compose des vérités sublimes qu'il nous importe de connaître pour arriver à la destinée surnaturelle qui nous est réservée.

La rectitude enfin, car la foi nous signale, avec une vigilance ininterrompue, les erreurs dangereuses contre lesquelles notre faible intelligence pourrait, chemin faisant, aller se heurter et se briser.

Ah ! quand on a l'honneur de porter en ses mains un pareil trésor, on peut passer le front haut et regarder avec pitié ceux qui en font peu de cas. Il ne s'agit plus de se faire pardonner, il s'agit de se faire respecter. Et je ne suis pas surpris d'entendre saint Pierre vous crier : "Honneur ! honneur à vous, les croyants !" *Vobis igitur honor credentibus !*

Quand on songe à toutes les victoires que la foi a remportées depuis dix-huit siècles sur tous les sophismes, sur toutes les passions, sur toutes les tyrannies ; quand on se rappelle qu'elle a vu les plus hautes et les plus mâles intelligences s'incliner devant ses enseignements avec un souverain respect ; quand on se dit que les promesses de Dieu lui garantissent l'avenir, comme elles lui ont assuré le passé, on s'y attache avec une confiance sans réserve et avec une joie sans mélange, et l'on comprend qu'ils nous portent envie ceux qui ont la loyauté de proclamer leur besoin de croire. Nous leur tendons fraternellement la main, et nous faisons des vœux pour qu'ils arrivent bientôt sur ces hauteurs radieuses où la grâce nous a conduits, et où l'on respire à l'aise dans une atmosphère toute saturée de vérité.

Ayez le courage de votre foi : le courage de la pratiquer, et le courage de l'arborer.

Bossuet jadis méprisait la science qui ne tourne pas à aimer, il faut bien plutôt condamner la foi qui ne conduit pas à agir.

Aussi bien c'est par l'exercice que la foi se maintient et se développe. Faute d'être mise en œuvre, elle languit, elle s'atrophie et elle meurt.

Ce n'est pas à vous, Messieurs, qu'il convient de rappeler l'obligation de pratiquer votre foi. Vous n'y manquez pas. Mais avez-vous au même degré le courage de l'arborez ! Il y a des jours où c'est une nécessité de l'affirmer et de la proclamer. Jamais peut-être ce devoir ne s'est imposé autant qu'à l'heure actuelle.

C'est l'abstention et l'effacement qui nous ont perdus. Le respect humain a tyrannisé ce XIX^e siècle. La réaction est commencée, grâce à Dieu ; la manifestation d'aujourd'hui en est une preuve éclatante. Aussi est-ce l'heure de redire que le courage et l'audace de la foi nous sauveront.

Le nombre des timides et des hésitants est encore considérable ; notre intrépidité les entraînera.

Parlez hardiment, si vous avez le don de la parole ; que cette hardiesse n'exclue ni la discrétion ni la modération, mais que votre langage soit toujours chrétien. Le libre penseur parle rarement sans faire ostentation de son incrédulité. Croyants que vous êtes, ne craignez pas de laisser paraître votre christianisme.

Si vous tenez la plume, rappelez-vous que la plume est l'épée des temps modernes et que la presse est aujourd'hui le premier champ de bataille. Quel que soit votre talent, il s'honorera et se grandira en prenant la foi pour règle, en lui demandant ses principales aspirations et en se consacrant au service de sa cause.

Revendiquez pour vous et pour tout catholique une place honorable au soleil de la liberté, cette place qu'on ne refuse ni aux tenants attardés d'Israël, ni aux disciples du Coran, et montrez-vous partout ce que vous êtes. Vous ne rougissez pas d'être reconnus comme Français, pourquoi rougiriez-vous d'être reconnus comme chrétiens ?

Nous avons préconisé de nos jours la liberté de conscience et la liberté des cultes. Il est bon de savoir tirer le bien du mal et de se réclamer, à l'occasion, des libertés existantes, pour leur demander les seuls avantages qu'elles peuvent nous offrir.

Ne laissez passer aucune insulte à votre foi, sans vous redresser et sans faire entendre une protestation pleine de dignité et d'énergie. Les premiers chrétiens s'engageaient à relever toute attaque à leur religion, et à crier en face à l'agresseur, fût-ce l'empereur lui-même : " Tu blasphèmes et tu mens ! " Si nous avions toujours eu cette audace, aurions-nous été opprimés comme nous l'avons été jusqu'ici ?

Allez grossir les manifestations catholiques chaque fois qu'elles se produiront autour de vous, fussiez-vous rompre avec des habitudes indifférentes et réagir contre d'autres attrait. L'appoint seul de votre présence sera un témoignage public rendu à la religion.

Surtout, ne me dites pas qu'au milieu d'une génération sceptique et blasée, il y a prudence à ne pas se poser en catholique et en croyant. Singulière prudence que celle-là ! Il y a trop longtemps qu'elle nous arrache toutes les compromissions ! Quoi donc, vous répondrai-je avec un grand évêque de ce siècle, c'est " parce que Jésus-Christ est méconnu de beaucoup de vos contemporains que vous vous croyez autorisés à le méconnaître ; c'est parce qu'un souffle mauvais et irrégulier a passé sur la génération présente que vous revendiquez le droit de participer à la contagion !

Eh bien ! sachez-le : cette infidélité générale que vous invoquez comme une excuse, c'est une circonstance qui aggrave plutôt qu'elle n'atténue votre faute. En face de cette apostasie du grand nombre, vous êtes tenus de déclarer plus hautement votre foi et de devenir ainsi un exemple et une protestation.

Ayez enfin le zèle de votre foi. En temps de guerre, quiconque se sent au cœur une étincelle de patriotisme veut avoir l'honneur de concourir à la défense nationale. Eh bien ! en ce moment, il ne s'agit pour nous ni de fortifier nos frontières contre un ennemi qui menace, ni d'arracher un lambeau de territoire aux mains d'un vainqueur insolent. C'est l'âme de la France qui est opprimée et captive, c'est l'âme de la France qu'il s'agit de délivrer et de raviver. Malheur à nous si nous ne comprenions pas la gravité de la situation, trois fois malheur si, voyant le danger, nous n'avions pas le courage de voler à la défense du point menacé !

Nous sommes à une heure où il ne suffit pas au chrétien d'avoir la foi uniquement pour lui-même. Aujourd'hui plus que jamais tout chrétien doit être apôtre. Au prosélytisme du mal, il n'est que temps d'opposer le prosélytisme du bien. Aux armées qui s'avancent sous l'étendard de la libre-pensée, il n'est que temps d'opposer une armée rangée sous l'étendard de la foi.

Continuez de donner vos fils et de prodiguer votre or pour la diffusion de l'Évangile chez les peuples que n'éclaire pas encore le soleil de la vérité. Mais ne l'oubliez pas, le zèle comme la charité doit être ordonné. Avant de concourir à l'évangélisation des nations lointaines, il est nécessaire de travailler à l'évangélisation de la France.

Loin de moi la pensée de restreindre votre dévouement et de limiter votre action. Quand l'édifice social est lézardé de toutes parts, vous ne sauriez vous employer avec trop d'ardeur, soit à améliorer l'ordre politique, soit à résoudre ces questions d'économie, plus palpitantes et plus vitales que jamais. En cela, vous faites preuve d'un patriotisme éclairé et généreux. Mais ne vous y trompez pas, vos premières préoccupations et votre principal dévouement doivent porter sur la situation religieuse du pays. C'est là qu'est le danger, c'est de là que dépend l'avenir.

Ah ! je ne me le dissimule pas, et je n'ai garde d'en faire mystère, c'est à une croisade nouvelle que je vous convie.

Il n'est plus question, il est vrai, de reconquérir le tombeau du Christ, et, nous l'avouons avec douleur, nous ne pouvons songer en ce moment à délivrer le Vicaire du Christ. C'est le Christ lui-même qui est menacé au milieu de nous, c'est le Christ qu'il faut aujourd'hui garder ou réintégrer en France.

Puisque les mécréants ont reparu, debout, debout ! soldats du Christ ! Vous êtes d'un courage héroïque sur les champs de bataille, montrez plus d'ardeur et d'intrépidité encore dans les luttes de la foi.

Ne perdez pas une heure et employez toutes les armes dont vous disposez,

Si autour de vous la foi est encore vivante, montez une garde fidèle à tous les avant-postes. Aux imprudents qui se rassurent et qui se laisseraient si facilement surprendre, signalez l'approche

et découvrez les stratagèmes de l'ennemi. Dites-leur que la mauvaise presse, sous toutes ses formes, est un engin de guerre formidable au service de l'erreur, en ces temps d'ignorance religieuse ; dites-leur que l'école neutre est un foyer d'indifférence et une machine de destruction dressée contre le christianisme.

Si la foi est déjà entamée ou détruite, mettez tout en œuvre, dans la mesure de vos ressources et de votre influence, pour la relever et la faire rentrer dans l'école, dans l'atelier, dans la famille, dans la société.

Ne vous laissez arrêter ni par les obstacles, ni par les longueurs de la lutte, ni par l'insuccès apparent des premiers efforts. Si notre devoir est de lutter, c'est à Dieu de fixer l'heure du triomphe. Il ne nous commande pas de vaincre, mais de combattre.

Du reste, soyez sans crainte sur l'issue finale de la guerre sainte où la religion et le patriotisme vous engagent. Dieu, dont vous défendez la cause, sera constamment à votre tête, et si Dieu est pour vous, qui sera contre vous ? Marie, après vous avoir inspiré ici de généreuses ardeurs, vous couvrira, dans la mêlée, de sa protection tutélaire, et Marie est terrible comme une armée rangée en bataille.

Partez donc, nouveaux Croisés, partez, la foi dans l'âme et l'espérance dans le cœur ; communiquez de toutes parts le courage qui vous anime, et entrez vaillamment en campagne, pour repousser l'invasion croissante des modernes infidèles. La Vierge de Lourdes applaudit à vos résolutions magnanimes, elle bénit vos armes, elle bénit vos étendards, et elle vous donne un rendez-vous plus solennel encore, pour chanter à ses pieds, dans un avenir prochain, le *Te Deum* de la victoire et de la délivrance.

Le mouvement catholique.

AU CANADA

MM. Cadieux et Derome, libraires-éditeurs de Montréal, ont entrepris de rééditer les *Mélanges Religieux* parus de 1840 à 1854. C'est toute une évocation, l'évocation d'un passé déjà lointain, qui, rapproché des temps où nous vivons, permettra de mesurer la marche des idées, au double point de vue religieux et national. Nous souhaitons, sans l'espérer, que l'impression qui se dégagera du contraste ne soit pas trop triste et trop pénible pour tous les esprits convaincus de la portée sociale de l'action catholique.

En tout cas, MM. Cadieux et Derome font œuvre louable et nous serions presque tentés de dire œuvre d'art, par la manière dont l'ouvrage est présenté au public. Toutes nos félicitations.

L'installation de Mgr. Denis O'Connor comme archevêque de Toronto a eu lieu mercredi, le 3 mai courant, avec toute la pompe, la majesté et la vérité symbolique que l'Eglise sait donner aux cérémonies qui accompagnent la constitution en dignité de ses pasteurs. Il y avait un nombreux clergé présent et des représentants de tous les hauts dignitaires du pays, tant de l'ordre religieux que de l'ordre civil.

Les journaux de toutes nuances ont souligné certaines déclarations que le vénérable prélat a faites, en réponse à l'adresse que lui a présentée le clergé de l'archidiocèse, et dans lesquelles il insistait sur la tolérance mutuelle et le respect des droits de chacun.

Ce sont des déclarations que tout le monde applaudira volontiers, le vrai catholique en toute sincérité, le sectaire en apportant là comme ailleurs son mensonge et le masque qui sert ses haines en les dissimulant. C'est une observation qu'il convient de faire, quand on voit que nul n'est plus empressé ni plus bruyant à applaudir ces larges paroles, que les gens précisément qui, après avoir volé le bien religieux d'autrui, refusent obstinément de le lui rendre.

Mgr. O'Connor, on le voit, s'affirme comme le continuateur de la tradition de ses prédécesseurs, NN. SS. Lynch et Walsh.

Il y a eu, la semaine dernière, réunion du comité catholique du Conseil de l'Instruction Publique, à Québec. Mgr. de Charlottetown, I. P. E., y était représenté pour la première fois. Les Iles de la Madeleine forment partie de son diocèse. Or, en consultant la loi, on s'est aperçu qu'une clause spéciale lui donne, pour ce fait, droit de prendre part *ex officio* aux délibérations du Conseil.

Les délibérations ont eu lieu à huis-clos comme d'habitude, ce qui n'empêche pas la *Patrie*, de Montréal, d'en publier un compte-rendu. Y était-elle autorisée, ou y a-t-il eu indiscrétion? Le compte-rendu est-il exact? Autant de questions auxquelles nous ne saurions répondre.

D'après la *Patrie*, bien qu'il y eût deux inspecteurs d'écoles à nommer pour remplacer MM. Nantel et Destroismaisons, le

comité n'aurait fait aucune nomination, laissant ce soin au gouvernement. D'un article de la *Minerve* à ce sujet, se dégage l'impression que le comité aurait donné à sa manière d'agir le caractère d'une protestation muette contre les attributions que le gouvernement Marchand s'est arrogées par sa loi sur l'Instruction publique, à la dernière session. Selon nous, c'est peu contre un pareil empiètement. C'est un très-grave privilège qui s'en va. C'est le premier que Bismarck enleva à la hiérarchie catholique, lorsqu'il songea à la mettre sous le talon de la force.

S'il faut en croire le *Temps*, journal ministériel d'Ottawa, le gouvernement Laurier refuserait d'obtempérer à la demande de MM. Greenway et McMillan, membres du gouvernement du Manitoba délégués à Ottawa pour y présenter la résolution de la législature de cette province, aux termes de laquelle celle-ci demande que le gouvernement fédéral lui confie l'administration du fonds des terres scolaires. Tant mieux à tous les points de vue s'il en est ainsi.

Cette résolution n'a pas passé sans encombre à la législature. MM. Paré et Lauzon s'y sont opposés. Ce dernier aurait dit dans son discours : " Je serai en faveur de faire payer les \$300,000, mais seulement si on veut diviser avec les catholiques. La question des écoles n'est pas réglée. Quand M. Laurier nous aura donné la loi qu'il nous a promise, je serai en faveur du paiement des \$300,000."

Mais il paraît que, du côté de M. Greenway, les embarras sont considérables, et ce persécuteur commencerait à récolter une partie de ce qu'il a semé. Sur la foi des promesses de M. Laurier, lors du *règlement* Laurier-Greenway, il aurait augmenté d'année en année le crédit destiné au soutien des écoles publiques, de \$50,000 en 1896, de \$50,000 en 1897, de \$100,000 en 1898 et de \$100,000 en 1899, si bien que les \$300,000 dont il paraissait vouloir se contenter à l'origine sont d'avance englouties. Il s'est dit sans doute que les coups d'audace lui ayant réussi jusqu'ici, celui-ci lui réussirait comme les autres. Mais "tant va la cruche à l'eau..."

Espérons que c'est ce qui l'attend cette fois. Il y a du reste, pour lui une manière très simple de sortir d'embarras : qu'il rende aux catholiques leur pleine autonomie scolaire.

Nous avons fait erreur en annonçant la convention convoquée pour le 23 mai courant à Toronto comme une convention des Irlandais catholiques de la province. Il s'agit tout simple-

ment d'une convention des Irlandais catholiques appartenant au *parti libéral*. Dès lors, le *Mouvement Catholique* n'a rien à y voir.

AUX ETATS-UNIS

Dans un article signé de son nom dans la *Review* de St. Louis, M. A. Preuss, qui est d'ordinaire bien informé, donne comme son impression personnelle que le prochain cardinal américain ne sera ni Mgr. Corrigan, ni Mgr. Ireland, mais Mgr. Chapelle, archevêque de la Nouvelle-Orléans et délégué apostolique à Cuba et à Porto Rico. Le correspondant romain du *Catholic Standard and Times* dit que c'est aussi l'impression la plus générale dans la Ville Eternelle.

Cependant, le chapeau de cardinal ne sera probablement pas conféré à Mgr. Chapelle — le correspondant du *Standard* dit certainement pas avant qu'un prélat de l'Amérique du Sud n'ait été élevé à la pourpre cardinalice, à la suite du concile des évêques de l'Amérique latine, qui sera tenu à Rome. Ce sera, croit on, un évêque brésilien, très probablement l'archevêque de Rio de Janeiro, Mgr. Joachim Arcoverde.

Quant à la représentation du Canada dans le Sacré Collège, qui a cessé avec la mort du cardinal Taschereau, il n'est pas probable, d'après M. Preuss, que les espérances des catholiques canadiens à cet égard se réalisent dans un avenir prochain.

Certains journaux se sont plus à répandre le bruit de la nomination prochaine d'un cardinal américain de curie. Le secrétaire de la délégation apostolique à Washington aurait déclaré qu'il n'y a rien de vrai ni dans cette rumeur, ni dans celles qui se rattachent à divers changements dans la hiérarchie américaine.

On annonce de source autorisée, dit le *Catholic Columbian* du 22 avril, qu'aucun nom n'a encore été envoyé à Rome pour le choix d'un coadjuteur à l'évêque de Fort Wayne. Il est probable, cependant, qu'à la réunion des évêques de la province ecclésiastique de Cincinnati qui aura lieu le 10 mai courant, on fera choix des noms qui devront être envoyés à Rome.

Le *Sun* de New-York confirme la nouvelle que S. G. Mgr. Corrigan, archevêque de New-York, a eu une conférence avec le président McKinley et qu'il a obtenu directement de celui-ci le permis si longtemps attendu d'établir une chapelle catholique sur la réserve militaire de West Point. La concession avait été refusée par le juge McKenna, un catholique, alors qu'il exerçait les fonctions de procureur-général. Le procureur-général actuel Griggs, un protestant, étant en faveur de l'octroi du permis, Mgr. Corrigan n'a pas eu de difficulté à l'obtenir du président.

Nous avons fait connaître à nos lecteurs ce qui en est du conflit survenu entre les Frères des Ecoles Chrétiennes des Etats-Unis qui ont introduit l'enseignement classique dans leurs écoles, et la maison-mère établie en France. Mgr. Byrne, qui est allé à Rome plaider la cause des Frères des Etats-Unis, a reçu de la Propagande la décision suivante qui règle cette difficulté: 1. Les Frères des Ecoles Chrétiennes aux Etats-Unis n'ouvriront plus d'écoles avec cours classique. 2. Les écoles dans lesquelles on a donné un enseignement classique jusqu'à présent sont tolérées, du moins pour le moment.

Mgr. Chapelle, délégué apostolique à Cuba et Porto Rico, a reçu du cardinal Rampolla un câblegramme lui disant que le St. Père ayant accepté la démission de Mgr. Saenz, archevêque de Santiago, nomme pour lui succéder le prêtre recommandé par le délégué. Or, le prêtre recommandé par Mgr. Chapelle est M. le chanoine F. Barnada, du chapitre de la cathédrale de Santiago et administrateur de l'archidiocèse. M. le chanoine Barnada est né dans le pays, à Santiago. Il a fait ses études à Salamanca et il est considéré comme l'un des membres les plus distingués du clergé indigène. Il parle couramment l'anglais.

AUTRES PAYS

ITALIE.—Le cabinet Pelloux a donné sa démission à la suite d'une très vive discussion parlementaire sur les affaires de Chine. Le général Pelloux a été chargé par le roi Humbert de constituer un nouveau cabinet.

—La *Revista Massonica* vient de publier un discours prononcé par le Frère orateur de la loge *Universo* de Rome et qui fait l'histoire des travaux de la Franc-Maçonnerie à Rome depuis 1870. Nous empruntons à la *Croix* le résumé de ce travail, résumé qui se passe aisément de commentaires.

La Maçonnerie revendique d'abord pour elle la gloire d'avoir fait entrer les troupes italiennes à Rome. C'est pour affirmer le triomphe maçonnique que Crispi, à l'occasion du 25^e anniversaire de l'entrée des Italiens dans la capitale du monde chrétien, voulut que les emblèmes maçonniques eussent, dans la cérémonie commémorative, le pas sur les drapeaux de l'armée.

Les premières années de la conquête furent consacrées à un mouvement de reconstitution des Loges. Il fallait leur trouver de nouveaux adhérents, mais surtout agir "pour que tous les maçons eussent la main dans le gouvernement de la chose publique, non point pour que le gouvernement fût dans la Maçonnerie, mais pour que la Maçonnerie eût autorité dans le gouvernement."

En 1875, pour détruire l'enseignement religieux, les Loges poussèrent à la création d'asiles, de jardins d'enfance, de patronages laïques, lieux de récréation et autres; c'était autant d'arraché à l'Église.

Deux années auparavant, elle avait émis le vœu de l'abolition de toutes les corporations religieuses, et, en 1878, avait jeté les premières bases de la loi à venir sur le divorce, loi dont on commence à voir aujourd'hui un timide essai dans la *précédence* que de nouveaux décrets vont donner au mariage civil sur le mariage religieux. C'est encore à la Maçonnerie que se doit à Rome l'institution du four crématoire, qui, heureusement, reste plus une insolente affirmation de la libre pensée qu'un appareil pratique, tellement est restreint le nombre de ceux qui veulent y passer après leur mort.

La même année, les Loges célébraient bruyamment le centenaire de Voltaire, puis après formulaient contre les œuvres pieuses un réquisitoire dont les conclusions furent rendues officielles par la loi de Crispi de 1890.

Pour mieux affirmer son anticléricalisme, la Maçonnerie fit ériger au Pincio le monument des frères Cairoli "en face du Vatican qui les fit assassiner" et au Campo di Flore celle de Giordano Bruno qui fut le triomphe de la libre-pensée. On y vit la bannière noire d'une Loge de Gênes avec ces mots: *Evivà Satana! Vive Satan!*

L'étoile de la Maçonnerie se met à pâlir par l'élection de Coccapellier qui se dressa formidable contre la Société des *Francs mangeurs* "*Franc magnoni*."

Mais la tempête passa, Coccapellier n'est plus aujourd'hui qu'une ruine, et son journal *Ezio secondo*, un souvenir. Les francs-maçons montent ensuite à l'assaut du Capitole et s'emparent de l'administration civile. Le triomphe cependant ne dura point, et les catholiques purent bientôt reconquérir les sièges dont ils avaient été dépossédés.

Dans ces dernières années, voyant la difficulté d'arriver directement au divorce, ils se sont contentés de faire affirmer la prééminence de l'union civile sur le mariage religieux ; ils ont nommé des Commissions pour surveiller l'éducation et indiquent au gouvernement sur la culture des terres abandonnées un projet que M. Fortis va traduire en loi.

Et si nous voulons savoir le secret des Loges, voilà ce que nous dit la péroraison de ce discours : " Combattre à outrance les ennemis de l'unité, affiler nos armes contre le parti clérical afin qu'il sache et comprenne que nous sommes prêts à les écraser par tous les moyens : c'est notre devoir, c'est dans notre tradition, dans notre sang... Que la Maçonnerie universelle se recueille dans un seul battement de cœur, dans un intérêt commun, et qu'elle conduise l'humanité à la conquête de nouvelles destinées. "

Et comme on pourrait avoir encore quelques doutes sur la portée de ces paroles, l'apostrophe finale qui termine le discours enlève les derniers restes d'illusion. " O Satan, ô Satan, ô révolte, ô force vengeresse de la raison. "

— Quelques-uns ont répandu le bruit de la défection religieuse probable de l'abbé Perosi. L'illustre compositeur fait démentir ce bruit avec indignation.

FRANCE.—On lira ailleurs le texte du très beau discours prononcé à Lourdes le 19 avril dernier, par le R. P. Bouvier, S. J., à l'occasion du grand pèlerinage d'hommes que nous avons déjà noté.

Trente mille hommes, s'est écrié l'éminent orateur, trente mille hommes, accourant de tous les points de la France, pour ce rendez-vous que nous donne ici la Reine du ciel, et s'unissant dans une protestation de foi qui prend le caractère d'une manifestation nationale, véritable plebiscite d'hommage et de repentir : non, jamais scène plus imposante et plus grandiose ne s'est déployée dans un cadre plus pittoresque et plus splendide. Depuis près d'un demi-siècle ces lieux bénis ont été le théâtre des plus touchantes explosions de la piété catholique, mais ni l'écho de ces montagnes ne se souvient d'avoir encore redit de pareils accents de repentir et d'espérance, ni le Gave d'avoir vu un cortège aussi majestueux se dérouler sur ses rives.

Jusqu'où faut-il remonter dans nos annales, pour retrouver un mouvement comparable à celui dont vous êtes durant ces jours les acteurs et les témoins ? Vos pères ne se sont pas levés avec plus d'empressement et d'enthousiasme, aux plus beaux siècles chrétiens, pour répondre à l'appel des vaillants pontifes qui les conviaient aux croisades lointaines.

Que pourrions-nous ajouter qui dit mieux la grandeur de l'extraordinaire manifestation de Lourdes ? Disons seulement que

Le P. Bouvier a parlé le premier jour du pèlerinage et que le chiffre de 30,000 pèlerins, vrai pour le premier jour, ne l'est plus pour les autres. Il ressort de chiffres officiels que plus de 65,000 étrangers sont venus à Lourdes pendant la durée de ce pèlerinage.

Le pèlerinage a constitué un drame sublime dont les quatre actes pourraient être intitulés : la profession de foi catholique ; la proclamation de la loi divine et l'acte de réparation ; le renouvellement des promesses du baptême et des souvenirs de confirmation ; la consécration au Sacré-Cœur de Jésus et à Notre-Dame de Lourdes.

Il a été décidé que ce pèlerinage, le premier du genre, deviendrait une institution ; que chaque année les délégués de toutes les parties de la France se réuniraient ainsi au pied du rocher de Lourdes.

On sait qu'il existe en outre un pèlerinage dit *national* qui conduit à Lourdes, au mois d'août, des milliers de pèlerins et de malades des deux sexes. Les pèlerinages particuliers ne se comptent pas.

—Un autre pèlerinage est parti de Marseille pour la Terre-Sainte, à la fin d'avril. Il est sous la direction du P. Vincent de Paul Bailly (*Le Moine*), directeur de la *Croix*.

ANGLETERRE.—Nous avons noté il y a quelque temps la mise en vigueur d'une loi récemment adoptée par le parlement anglais et permettant aux prêtres catholiques et aux ministres dissidents d'agir comme officiers de l'état-civil, lors de la célébration des mariages.

A leur dernière réunion annuelle, les évêques de la province ecclésiastique de Westminster ont décidé que les prêtres catholiques n'useraient pas de ce privilège. Voici, sur les motifs qui ont provoqué cette décision et sur les origines de la loi en question, les détails intéressants que nous donne M. de Bernhardt dans l'une de ses lettres à la *Croix* :

On sait que l'Anglicanisme étant la religion de l'Etat, ses ministres ont pour célébrer les mariages les pouvoirs de l'officier de l'état civil, et la présence de celui-ci n'est pas nécessaire pour légaliser une union contractée en présence d'un pasteur anglican. Au contraire, dans les églises catholiques et dans les chapelles des sectes protestantes en dehors de l'Anglicanisme, pour qu'un mariage célébré par les ministres de ces différents cultes fût valide au point de vue légal, il fallait que l'officier de l'état civil (*Registrar*) fût présent à la cérémonie à l'issue de laquelle il enregistrait l'acte qui venait d'être accompli. Les dissidents ou non

conformistes qui sont jaloux des privilèges de l'église établie, avaient protesté depuis longtemps contre cet état de choses et dans la dernière session du Parlement ils avaient fait voter une loi en vertu de laquelle leurs pasteurs pourraient désormais, comme les ministres anglicans, célébrer des mariages sans que l'assistance du *Registrar* soit requise.

Le gouvernement a compris dans cette loi les catholiques qui, à ses yeux, sont des "Dissidents". Toutefois, les évêques n'ont pas voulu accepter les bénéfices de la législation nouvelle. Tout d'abord, ils allèguent que la loi a été votée à l'instigation des non-conformistes avec lesquels ils ne veulent rien avoir de commun. Ensuite, ils trouvent que les avantages du nouveau système seraient plus que contrebalancés par ses inconvénients. En conséquence, ils refusent d'en profiter, et le *Registrar* devra, comme par le passé, assister à tous les mariages célébrés dans les églises catholiques.

—On annonce la conversion au catholicisme de M. Edmond Johnson qui, jusque dans ces derniers temps, faisait partie du clergé anglican de Barnsley.

ALLEMAGNE.—Les évêques de Bavière ont tenu récemment leur réunion annuelle. Ils y ont décidé la publication d'un catéchisme unique pour ce pays, et la prolongation d'une année des études théologiques des séminaristes. Ils ont de plus adressé à leur clergé une lettre collective visant la récente condamnation par Rome de quatre ouvrages de l'abbé Schell, professeur de théologie. Cette lettre rappelle "en substance que c'est l'Eglise et son chef institué par Dieu, et non pas tel ou tel savant isolé, qui ont le droit de déclarer ce qui est vérité catholique, et ce qui est contraire à la vérité catholique, et qu'en conséquence, tous les véritables et bons catholiques, les prêtres surtout, doivent obéissance pleine et entière aux décisions de l'Eglise." (*La Croix*.)

—On sera sans doute curieux d'avoir en un tableau d'ensemble l'état de la hiérarchie catholique en Allemagne et la statistique du clergé. Nous empruntons ce tableau au *Véridique* de la *Croix*:

D'après le dernier tableau officiel, la hiérarchie catholique dans l'empire allemand est formée par cinq provinces métropolitaines et de six diocèses qui dépendent directement du Saint-Siège.

Deux de ces provinces, Munich et Bamberg, sont situées en Bavière; deux autres, Cologne et Posen-Gnesen, en Prusse, et la cinquième s'étend dans toute l'Allemagne méridionale, la Bavière exceptée.

Metz et Strasbourg, qui avant la Révolution dépendaient de

Mayence et faisaient, depuis le concordat, partie de la province métropolitaine de Besançon, dépendent actuellement directement du Saint-Siège; il en est de même des diocèses de Breslau, Osnabruck, Hildesheim et de l'Ermeland. Le diocèse de Breslau s'étend en Autriche, et le comté de Glatz en Silésie dépend de la province métropolitaine de Prague.

On a compté, en 1898, dans ces divers diocèses, 18,348 prêtres séculiers et 936 réguliers desservant des paroisses. Le chiffre des moines est de 2,332 et celui des religieux est de 1192; les Franciscains, les Capucins, les Bénédictins sont fort nombreux. Les Frères de Saint-Jean de Dieu ont 37 maisons en Allemagne. On compte en outre 70 Augustins, 65 Chartreux et 26 Cisterciens.

Le nombre des moniales et religieuses monte à 32,731.

Ces chiffres seraient encore plus considérables si une loi inique ne bannissait pas les Jésuites, les Lazaristes et les Dames du Sacré-Cœur.

— Une dépêche annonce la mort du cardinal Krementz, archevêque de Cologne, décédé vendredi le 5 mai courant.

Le cardinal Krementz était âgé de 79 ans, étant né le 1er décembre 1819, à Coblenz, diocèse de Trèves. Il fut élu évêque d'Ermeland le 20 décembre 1867, promu archevêque de Cologne le 30 juillet 1885, et fait cardinal-prêtre du titre de Saint Chrysogone le 16 janvier 1893. Il appartenait aux diverses congrégations de la Propagande, des Rites, de la Discipline régulière, des Indulgences et Reliques.

— Simple statistique qui prouve que les pèlerinages sont encore dans les mœurs européennes :

Notre Dame de Keoclaer, un des plus célèbres pèlerinages de la Sainte-Vierge, situé dans l'ancien Electorat ecclésiastique de Cologne, à quelques kilomètres de la frontière hollandaise, a reçu en 1898, la visite de 231,510 pèlerins, arrivés par chemin de fer; en y comprenant les piétons, ce chiffre atteindrait 280,000 pèlerins.

CHINE.— Nous coupons dans la dernière *Chronique des missions de l'Univers*, un bref exposé de l'état actuel des missions franciscaines de Chine.

On le lira avec intérêt :

L'ordre séraphique possède actuellement, en Chine, neuf vicariats apostoliques : le Chen-si septentrional, le Chan-si septentrional et le meridional, les trois vicariats du Hou-Pé, ceux du Hou-nan meridional, des Chang-Tong septentrional et oriental. Ce dernier, qui a pour chef, un Messin, Mgr. Césaire Shang, est confié aux Français de la province de Saint-Louis, de Bordeaux; les autres le sont à des Italiens, des Belges ou des Hollandais.

Dans l'ensemble de ces vicariats dont on peut évaluer la population totale à plus de 81 millions d'âmes, on trouve, en laissant de côté les catéchumènes, environ 107,000 catholiques, avec 11 évêques, plus de 110 franciscains européens et de 70 prêtres indigènes. Il y a 915 églises ou chapelles, à peu près 215 écoles, 8 séminaires, une trentaine d'établissements charitables, ayant le caractère d'orphelinats ou d'hospices.

SAMOA.—La lutte entre les partisans de Mataafa et ceux de Malitoo-Tanu a pris en ces derniers temps une tournure de plus en plus grave, au courant de laquelle sont nos lecteurs.

M. Michael Davitt, le député irlandais bien connu, qui a visité Samoa, déclare dans une lettre publique à Liebknecht, le chef socialiste allemand, que c'est sur la *London Missionary Society* que doit retomber la responsabilité initiale de tout le trouble qui existe actuellement à Samoa.

M. Lloy Osbourne, un américain qui a jadis représenté à Samoa le gouvernement de son pays, écrit de son côté au *Truth*, le journal d'Henry Labouchère, une lettre qui confirme absolument cette déclaration de M. Davitt.

C'est parce que Mataafa est catholique qu'on veut lui barrer la route du trône.

Notez, car la chose en vaut la peine, que l'immense majorité de la population appuie Mataafa, bien que le pays soit en grande partie protestant.

8 mai 1899.